Séquence pédagogique : La Grande Guerre en classe de Première, par Cédric Marty

Travail préparatoire : Paul Lintier

LINTIER Paul, *Avec une batterie de 75. Ma pièce. Souvenir d'un canonnier. 1914*, Paris, L'oiseau de Minerve, 1998 [1ère éd. en 1916] et *Le Tube 1233. Avec une batterie de 75. Souvenirs d'un chef de pièce (1915-1916)*, Plon, Paris, 1917

Questions

1) Présentez le témoin en complétant la fiche :

Nom et prénom du témoin :

Âge en 1914 :

Situation familiale en 1914 :

Situation professionnelle avant-guerre :

Combattant ou non-combattant :

A quelle arme appartient-il ?

Précisez éventuellement son grade :

Le témoignage

Nature du témoignage :

Période rapportée :

Porte-t-il, en dehors de son témoignage, un intérêt particulier à l'écriture (romans, poésie, articles de journaux, etc.) avant ou après la guerre ?

2) Quelles sont les souffrances de la vie au front pour les artilleurs ?

3) La pénibilité des conditions de vie est-elle la même dans tous les secteurs ?

3) Comment les artilleurs s'adaptent-ils à la guerre ?

Extraits

1er août 1914 : « la guerre, la grande guerre européenne, ce n'est pas possible ! Pourquoi, pas possible ? Le sang, l'argent, tant de sang, tant de sang ! Et puis, si souvent déjà on a dit : c'est la guerre, et c'était la paix qui continuait. La paix va continuer encore »

6 août 1914 : « L'Angleterre marche avec nous. On en est sûr à cette heure. Français, Anglais, Russes, Belges, et Serbes unis, nous verrons vite la fin de cette puissance militaire [l'Allemagne]

qu'on disait formidable. »

14 août 1914 : En marche vers le premier combat : « Cette attente du premier choc comporte une appréhension, une angoisse qu'il faut bien s'avouer ».

22 août 1914 : *Il est fortement impressionné par les tirs d'obus qui le surprenne au moment où il va se mettre en position de tir. Il est stoppé :* « Qu'attendons-nous ? Mettons nos pièces en batterie, au moins... Répondons, battons-nous !... Il me semble que, si nous écoutions claquer nos 75, l'angoisse de ces instants mortels se desserrerait. Ne nous laissons pas égorger... Battons-nous !... Et nous restons là, immobiles. »
Finalement, ils battent en retraite : « Malgré moi, je pense aux routes de la défaite en 1870 [...]. Depuis un mois, pourtant, on ne parlait que de victoires. Nous voyions l'Alsace reconquise, l'Allemagne ouverte. Et au 1er choc, voici notre armée, à nous, vaincue ! Avec un peu d'étonnement, je me dis que je viens d'assister à une défaite »

29 août 1914 : « Un à un les régiments de la 7ème division surgissent du ravin et nous dépassent. Les hommes semblent harassés. Leurs yeux sont caves ; les visages les plus jeunes, jaunis, ternis de misère, sont égratignés de grandes rides ; les coins des lèvres tombent »

30 août 1914 : « J'admire quelle merveilleuse faculté d'adaptation fait le fond de la nature humaine. On s'accoutume au danger comme aux privations les plus cruelles, comme à l'incertitude du lendemain.
Je me demandais, avant la guerre, comment les vieillards, qui atteignent les limites extrêmes de l'existence, peuvent vivre en repos devant l'imminence de la mort. A présent je comprends. Pour nous-mêmes, le risque de mort est devenu un élément de l'existence quotidienne. On compte avec lui, il n'étonne plus et il effraie moins. [...]
Un canonnier, sous le feu, vraiment ne peut fuir ; toute la batterie le verrait ; son déshonneur serait patent, irréparable. [... *Lintier parle de la difficulté de « se résoudre à la honte épouvantable d'une fuite publique »*...]
Rester sous le feu, c'est déjà beaucoup. Mais garder son sang-froid dans l'enfer de la bataille moderne, c'est autre chose. On a peur d'abord, on sue, on tremble. C'est irrésistible. Il semble qu'on n'évitera pas la mort. Le danger est un inconnu. L'imagination amplifie. On ne le raisonne pas. L'éclatement de l'obus, sa fumée âcre, autant que la mitraille, participent à l'effroi du premier moment. [...] d'abord on les subit en bloc ; par la suite on discerne. La fumée est inoffensive ; le sifflement de l'obus sert à prévoir sa direction. On ne tend plus le dos vainement ; on ne s'abrite qu'à bon escient. »

1er septembre 1914 : « Ah ! si j'échappe à l'hécatombe, comme je saurai vivre ! Je ne pensais pas qu'il y eût une joie à respirer, à ouvrir les yeux sur la lumière, à se laisser pénétrer par elle, à avoir chaud, à avoir froid, à souffrir même. Je croyais que certaines heures seulement avaient du prix. Je laissais passer les autres. Si je vois la fin de cette guerre, je saurai les arrêter toutes les secondes de vie, comme une eau délicieuse et fraîche qu'on sent couler entre ses dents. Il me semble que je m'arrêterai à toute heure, interrompant une phrase ou suspendant un geste, pour me crier à moi-même : je vis, je vis ! Et dire que tout à l'heure, peut-être, je ne serai qu'une chair informe et sanglante au bord d'un trou d'obus ! »

8 septembre 1914, *bataille de la Marne :* « ... on voit bien, à l'expression des visages crispés et hagards, que la lutte est dure. [...] Les obus ne se font pas attendre. Le vent module leurs sifflements. Cela dure des secondes... des secondes... Ces transes de la mort, qui lentement tombe du ciel, sont un interminable supplice »

9 septembre 1914 : « Nos batteries ont ouvert le feu. Tout de suite, le même délire trépidant

s'empare des hommes et des canons. Les pièces sont des monstres hurlants, des dragons en démence qui, à pleine gueule, vomissent du feu à la face du soleil, dont la chute s'achève dans un somptueux crépuscule d'été »

18 septembre 1914 : *La batterie croise un convoi de blessés.* « Dans les yeux de certains de mes camarades qui hier ont vu la mort de si près, et qui ce matin sont encore las, gourds et tristes, j'ai surpris des regards d'envie [...]
L'aube, je ne sais pas pourquoi, est toujours une heure triste. Mais, à cette tristesse ordinaire, s'ajoute, les matins de bataille, l'angoisse de ce que le jour, qui ne fait que naître, comportera de terrible et peut-être de définitif. Les regrets, les craintes s'enchaînent en un cercle obsédant de pensées qui se répètent. Vivre ! vivre encore ce soir, et pourtant, vaincre d'abord ! Empêcher l'ennemi d'aller là-bas, chez nous, protéger avant tout les êtres faibles et chers qui sont derrière nous, dans la France, et dont la vie nous est plus précieuse que la nôtre. Être vainqueurs ! Être vivants ce soir ! »

22 septembre 1914 : *blessé, il se rend à pieds vers l'hôpital* : « ... une lassitude inconnue de la guerre, un besoin de sommeil, de silence, un aveulissement de ma volonté m'envahissent jusqu'aux moelles. Il me semble que, lorsque je serai à l'hôpital, je dormirai pendant des jours et des jours ; Dormir ! dormir, et surtout ne plus rien entendre. Vivre sans penser, dans un silence absolu. Vivre après avoir tant de fois failli mourir »

23 septembre 1914 : « Enfin l'hôpital... le lit... les mains de femmes, le pansement raidi de sang noir défait, le silence... ah ! le silence... »

3 octobre 1915, e*n Champagne.* : « ... un bombardement qui doit, paraît-il, durer deux jours entiers : 48h pendant lesquelles il ne faut attendre aucun repos sérieux [...]. Le bombardement est commencé. Cela a pris comme le feu à une traînée de poudre. Et, maintenant 20 coups de tous les calibres scandent chaque seconde. La terre tremble. C'est à devenir sourd ou fou. »

20 décembre 1915 : « Pourquoi donc suis-je aujourd'hui, si las, si découragé ? Je n'ai pourtant pas eu froid cette nuit dans la cabane entre François et Arsène. Mais il y a ces jours d'irrémédiable malaise. Cela vous saisit brusquement, vous étreint, vous angoisse, assombrit toutes choses comme une lourde nuée noire. On ne sait pourquoi. Et c'est ce qui rend cette impression douloureuse plus inquiétante, pénible [...] Est-ce la nostalgie du passé ? Un peu. Est-ce le doute sur mon avenir immédiat, la confiance en ma chance qui s'éclipse un moment ? un peu aussi. Mais c'est autre chose, un malaise intime, indéfinissable, indicible, une étreinte à la gorge, l'attente d'un malheur. C'est on ne sait quoi. C'est une misère de plus parmi tant de misères. On appelle cela le *cafard* »

1er janvier 1916 : « Partout alentour, la mitraille tombe aussi dru. Étendus sur la paille et roulés dans leurs couvertures, les hommes attendent. – Ça finira bien ! grogne Arsène. Mais cela dure [...] Une heure. Une 4ème batterie allemande a dû entrer en action [...] Deux heures. Il semble que la violence du bombardement n'ait fait que croître [...] – Quel jour de l'An ! dit François. Un des téléphonistes a compté plus de 700 obus ! »

8 janvier 1916 : « Suants, haletants, parfois les servants s'interrompent dans leur rude labeur pour maugréer. – On va travailler comme des forçats, pour partir dans huit jours. – Partir ! ... Je ne regretterais pas mon travail si le départ était au bout, grogne François. – Combien faudra-t-il en faire encore de casemates avant que la guerre finisse ? dit Prosper. Combien ?... – Ah ! quelle misère ! »

16 janvier 1916 : « Cinq jours se sont passés encore en périlleuses allées et venues sur le sentier qui relie le cantonnement à la position nouvelle et que l'ennemi bombarde toujours. Cette misérable vie

ne finira donc jamais ?... »

6 mars 1916 : *Alors qu'à Verdun, les Allemands ont lancé une grande offensive, le groupe d'artilleur de Lintier apprend qu'il part pour la Lorraine :* « Nous n'irons pas à Verdun. Nous relevons un groupe du 2ème d'artillerie en position dans un secteur qui passe pour un des plus calmes du front. Vraiment, il nous échappe à tous un soupir de soulagement »

12 mars 1916 : « Quelle étrange guerre que celle-ci ! Alors que le canon de Verdun gronde toujours sans répit et que se livrent là-bas les plus sanglants combats de cette interminable lutte, nous menons ici, dans la paix des champs, à 1500m de l'ennemi, une vie de petits bourgeois casaniers »

13 mars 1916 : « Un des caractères les plus certains de la guerre actuelle est sa fastueuse uniformité. Le danger, la mort se présentent à peu près toujours de la même manière. Rien ne ressemble tant à un obus qu'un autre obus. Et, lorsque le risque devient moins immédiat ou que la menace de mort fait rémission, comme notre existence est plate, exempte de tout imprévu ! Le retour brusque du danger, le frôlement de la mort même n'est plus de l'imprévu. Certes, l'ennui n'aura pas été un des moindres maux qu'aient connus les soldats de cette guerre. Pour être sincère, le carnet de souvenirs d'un combattant ne devra pas être exempt de beaucoup de monotonie »

Dans l'après-midi du 15 mars 1916, Paul Lintier tombe sous la mitraille allemande.